

anté-ruines



anté-ruines

anciennement *Ruines du futur*

2017 (repris en 2021)

Une gare. Celle de Massy-Palaiseau, banlieue sud de Paris, RER. Jour plutôt gris. Saison et temps indéterminés. Ni froid ni chaud. Caméra sur trépied (ou cette solidité là) depuis le quai de gare. Point de vue, 1m50 environ, hauteur d'yeux assis. Plan sur les lignes fuyantes des rails innombrables, puis dézooome, apparition d'une passerelle piétonne, la vieille, de métal rouge et de béton, ouverte encore. **Un personnage** parmi d'autres, courant vers les vieilles marches menant vers le quai. Il les atteint lorsque l'alarme de la fermeture prochaine des portes du train retentit. La caméra panote, arrivée en haut des marches l'escalier est tout à fait de face, alors l'axe pivote vers le bas, suivant toujours le personnage. **Le personnage parvient à entrer dans le train d'un saut.** La caméra le suit alors en travelling latéral, d'un glissé parfait. Elle entre

dans le train une section de porte plus loin et s'arrête précisément au milieu du wagon, l'axe dans le sens de la marche. L'alarme dure encore un peu, puis les portes se ferment et le RER, a priori un de la ligne B, et encore l'un des anciens, jaune, rouge et bleu (mais peu importe) repart. Le personnage après avoir repris son souffle un instant, se dirige vers une place assise, dans l'un des carrés du bout du wagon. Le train n'est pas bondé. Heures creuses. La caméra pousse pour s'en approcher puis le suivre, d'un glissé toujours un peu parfait, mécanique. Elle atteint la plate forme inter-portes lorsqu'il s'assied à droite, de dos. Alors, elle continue de s'approcher doucement, mais en pivotant vers la gauche, vers un personnage assis dans l'autre carré, d'abord visible à travers les barres d'appui prolongeant les dossiers des sièges, puis de plus en plus, et finalement complètement, de profil alors. La caméra fait face à la fenêtre du train. Plan fixe. La personne là, quelque chose comme Verlaine jeune, la photo sur laquelle il n'est

pas encore chauve et n'a encore qu'un léger bouc au menton. Sa bouche et ses yeux sauriens surtout. Mais une femme, ni grande ni petite, et le corps sec, et souple, délassé pour autant. Là, elle est à moitié affalée, un pied posé sur le bord du siège d'en face. *Hors champ*. Elle est accoudée à la fenêtre, songeuse, somnolant sur ces paysages périurbains du Sud-ouest parisien. Elle est dos au sens de la marche. Le train repart vers Paris. Visible par la fenêtre, le complexe attaché à la gare et ses rails alignés s'éloigne peu à peu. Plus loin, d'autres rails, du TGV peut-être, voisinent sur quelques mètres encore, filant sur des pylônes en béton armé avant d'enjambrer la D120E. Et dessous, passe une route de terre et de gravier, interstitielle à tous ces chemins de fers juste croisés. La caméra ne bouge pas. Pas de zoom. Là une voiture, mal garée, se laisse entrapercevoir un instant. Plutôt son cul dépassant, le battant de son coffre ouvert. Puis le train allant, la voiture disparaît presque aussitôt du cadre. Au même moment elle

entre dans le champ de vision de la personne là toujours affalée. La scène est mieux visible depuis son point de vue. Ses yeux, vagues et mis-clos jusqu'alors, accrochent, la voiture est-ce laissé songé et cru. Jeux de regard. Elle enlève son pied du siège, se rapproche de la fenêtre, et cherche là quelque chose de plus, en silence, sans éclats ni surprise, toute à sa spéculation, seule avec cette chose mévue, insue, et qui aussitôt s'échappe, le train allant son cours. Puis, les yeux restés fixes, et vides, son objet lui disparu, mu hors d'atteinte par la cadence du train roulant, elle finit après un temps par s'affaler à nouveau, comme épuisée, exhaustée, peut-être. Ou bien elle se ressaisit, peut-être, comme innervée par la tension corporelle induite par quoi là put être vu. Ou bien elle demeure muette, seulement changée par l'outrospection provoquée là. Indéterminé.

Coupe.

Plan similaire, cadrage, valeur, profondeur, personnage assis, à une fenêtre, si possible, et celle d'un train, si possible. L'image serait en noir et blanc, citation d'un film ancien, en noir et blanc pour être visible, lisible immédiatement comme étant une citation. Un thriller ou un film noir. Quelque chose pour venir qualifier, teinter un peu le film là fait, et signifier qu'y prend place quelque enquête, sans pour autant s'ennuyer d'en revêtir les codes ou les oripeaux usés, entre le trench-coat et le galure filmique. A priori, une citation de l'Inconnu du Nord-express, telle que songée d'abord, avant que l'ennui du clichésque pâteux et brumeux qu'est devenue la citation hitchcockienne n'y fasse préférer une scène adéquate de l'un des Maigret joué par Bruno Cremer, tellement aimé. La caméra dézoome,

ou recule. Dézoome plutôt. Le plan cité se révèle être diffusé à la télévision. Un buffet apparaît, ou une commode, puis une table basse. Canapés, cartons de déménagement, peut-être dessus même, mais pas nombreux. Un salon, celui ample d'un pavillon de banlieue moderne, à toit plat, et ouvert par de longues baies vitrées. Enfin, reculant encore, apparaît dans le cadre, par la gauche, la personne debout, de profil / trois quart dos. Elle apparaît là cette fois avec l'air de Claude M'Barali, MC Solaar, jeune, et tel, presque, qu'à sa photo pour la pochette de Prose Combat, un peu moins musclé. Elle se tient debout, en silence, regardant songeuse, comme quêtant hors champ quelque chose, par delà la baie vitrée. Ses yeux parcourent lentement l'horizon. Comme s'ils lisaient quelque chose. Plan fixe, quelques instants, la personne est cadrée au torse, puis la caméra amorce une rotation autour, vers la gauche. Elle lui fait face bientôt, et croise son regard, sans s'y arrêter, toutes lumières dansantes et mouvantes subrepticement lisibles

dans les mordorures chatoyantes et brasillantes de ses pupilles, de son visage. **Alors qu'à ses lèvres elle porte une cigarette électronique.** La rotation poursuivie, s'achève dans son dos, l'axe au dessus de son épaule gauche, révélant progressivement les baies vitrées auxquelles elle fait face, et la vallée par delà, et la pluie, quasi mousson qui la boit, en collant les vitres de léchures et coulures grasses, moites et suaves, ambrées des rais du soleil couchant sous-passant les nappes ombreuses des nuages dessus vaguant et comme ondoyant dans les houles de leurs cahots. La pluie est progressivement rendue audible alors que la rotation s'achève. La personne expire les effluves de ses tabacs immatériels, et, dans ces exhalaisons croisant les buées et les léchures et les nuées entrelacées, se projettent et s'amalgament les réflexions de son visage.

Coupe.

Bruines, normandes. Une maison en pierres grises de la côte des havres, dans le Cotentin. Vue sur la cour, depuis la fenêtre d'une chambre à l'étage. Une maison sur la droite, un jardin sur la gauche. La mer à l'ouest, en face.

Coupe.

*Caméra sur trépied. Hauteur de vue entre 1m20 et 1m50. Plan d'ensemble depuis un coin de la pièce, près d'une grosse armoire normande, à glace. Une porte, une table, l'armoire à droite. Un lit simple dans le coin en face. Un lit double au centre de la pièce, la tête contre le mur, tout à fait dans l'axe de la porte. Des étagères à gauche, puis une commode, et un fauteuil. Une moquette bleue-vert enfin au sol, et dessus quelques tapis à dominante rouge. **Des bruits***

de pas, doubles, dans le gravier. La porte, en bois, vieille sur ses gonds, grinçant. Les pas là dans les escaliers. La porte s'ouvrant, puis une autre presque en même temps devinée menant de l'autre côté, vers une autre chambre. La personne apparaît, là quelque chose de Maud Wyler, quelque part entre vingtaine et trentaine, entre jeunesse finissante et jamais réellement éprouvée, d'une taille moyenne, tenue, ténue, tendue, l'allure acérée et cernée de ses regards brillant comme les reflets contredits d'une sorte d'acier damassé. Ses yeux sont un peu similaires à ces lames ferrugineuses de ceux de Charlotte Rampling. Elle a les cheveux mi-longs, coupés aux épaules, sans couleur particulière, et d'un châtain grisâtre. Elle les porte libres dans leurs bouclures légères. Elle porte un pantalon brun-gris, d'une maille forte, un jean, un pantalon de travail ou un velours côtelé à stries fines. Au choix. Et en haut, quelque chose entre t-shirt à manches longues et pull-over. Dessous, ses seins, minces,

sont nus. Elle passe d'espadrilles à baskets, attrape son téléphone, porte-monnaie et bouteille d'eau posées sur la table. Sac à dos. Elle repart. Descente des escaliers, doubles pas à nouveau. Claquement de la porte d'entrée, vibrant dans son chambranle, bruit de sa serrure ensuite. Puis les pas, vers le garage à gauche. Deux vélos entendus. Et le grand rôle du portail, suivi du claquement de son verrou. *La caméra n'a pas, ou que peu bougé.*

Coupe.

À nouveau le plan depuis la fenêtre. La maison à droite, le ciel, la mer devinée au loin. Elle, et lui, marchant dans le gravier jusqu'à l'entrée de la cour, puis fermant le grand portail derrière eux, avant d'enfourcher chacun son vélo, partant.

Coupe.

Un ruisseau. Cadre à hauteur de vue, caméra portée, comme debout dans le cours d'eau, tournée vers l'amont et

le pont de la route qui l'enjambe. De l'autre côté du pont, elle descend, lui à sa suite, passant par quelques dalles en béton agencées en grandes marches, ou juste la pente terreuse de la rive du cours d'eau. Ils ont leurs chaussures nouées entre elles sur l'anse de leur sac à dos, et les pantalons retroussés. Elle, une fois descendue, regarde au loin, mirant déjà l'amont, puis l'aval du ruisseau, au nord. Lui la rejoignant alors, apparaît enfin, le visage de Julien Lambroschini ou presque, plus nébuleux encore, et cheveux courts, même taille qu'elle exactement, et sec aussi dans sa silhouette. Il est en bras de chemise. Il regarde vers le sol, l'eau qui là flue. Une fois rattrapée, ils repartent. Ils s'avancent sous le pont, vers la caméra, puis la dépassent bientôt, *qui pivote alors, et panote, et les accompagne, suivant le courant et ses jaspures. Allant ainsi les linéaments du ruisseau nervurant le marais du havre vers quoi l'eau coule, leur marche, et les choses avec, se changent tour à tour à mesure que leurs paysages muent. D'abord, là où*

des taillis enserrent encore les berges, s'y niche l'amorce juste profilée du fleuve inquiet de La ligne rouge de Terrence Malick, prospecté l'arme à la main, les soldats transis dans les ombrages confus des frondaisons alentours pouvant partout toujours être l'équivocité ennemie, guettée, guettant. Puis, un pont apparaît. Une écluse en pierre, biface, qu'une pile unique scinde en deux minces portées ciliées de vantaux de vieux bois jugulant là de ses paupières les influx du ruisseau et des marées vers quoi tout s'écoule. Comme une sorte de seuil à tout potentiel outrepassé. Ils escaladent, examinent l'ouvrage un temps, puis redescendent et le contournent enfin. Ils retrouvent alors le lit du ruisseau, et les flottements de leurs déambulations un rien suspendues. Là, le cours d'eau se révèle dégagé des taillis enceignant ses berges. Ils avancent. Et sinuant plus avant vers ces marais annoncés où le ciel retrouvé se dresse plus grand, un vol d'oiseaux le diapre soudain, venu ou tenu du Take Shelter de Jeff Nichols. Et comme

alors, là-bas, la nuée dans son vol ensemence ici le ciel des prémices des amoncellements nuageux et obscurs que l'horizon leur augure au loin. Et ils marquent l'arrêt. Et pendant qu'elle observe la chose jusqu'à sa disparition, lui se perd dans l'horizon que la grisaille et la pluie semblent noyer déjà. Ils finissent par repartir.

Le ruisseau rejoint alors peu à peu le marais, où des sables glaiseux et grisâtres enserrent de plus en plus son lit, puis jusqu'à ce que la lisière de ces plissures mutiques finissent par déboucher sur une étendue tout à fait jaune-orangée, là où la marée reflue et trempe de sable la sorte d'estuaire du ruisseau, ce qu'on dirait être un désert, quelque chose d'un peu similaire à ces dunes alertes du Désert des Tartares de Valerio Zurlini. **Ils s'arrêtent à nouveau. Lui plus qu'elle, qui poursuit.** La caméra ralentit alors qu'il s'arrête, et embrasse d'un mouvement similaire l'étendue horizontale, avant de les retrouver et les rejoindre. Alors, coupe fantôme. Les retrouvant dans le cadre comme si un peu plus de temps avait passé que

celui consacré au plan d'embrassade de l'étendue sableuse, ils sont tous les deux devant une grosse structure en béton, debout, observant les ouvertures. Il s'agit d'une espèce de percée aménagée sous la touristique qui passe juste au dessus et par quoi la marée montante peut refluer dans le havre qui l'accueille et y débouche. Quelques instants passent. **Ils observent là l'étau de ces coursives de béton, et dedans, et delà, la mer, et le ciel, juste le ciel.**

Coupe.

Plan fixe, ballant infime de la caméra portée à l'épaule, biglant vers le sol, le sable. Là git, le bec bleuté, très clair, céruleen presque, et les ailes écartées, le croupion, plus qu'os rongés et lavés, béant, et haut. Il se tient là comme serait sans doute Narcisse en vrai, émacié sur sa rive, la tête plongée dans les ondes écoulees de son reflet disparu, le cul dressé, offert, et les genoux et les pieds dans la vase, où son bulbe germerait déjà, l'éconduite à côté, geignant son abruti fini, elle

plus que rime à qui se prendrait à passer à par là. Ou quelque chose dans ce genre là.

Coupe.

La nuit. La touristique. Des nuages épais noyant toute Lune. **Elle, et lui. Ils sont à vélo, sans lumières. Ils roulent depuis le nord, la mer à l'ouest, à leur droite.** Travelling de droite à gauche, face à l'ouest, et la mer. Au loin, un cerne opalin, nimbant l'horizon, mal distinct, le Soleil donnant jour déjà de l'autre côté du monde, ainsi rendu sensible étant un monde, étant un globe. Autrement, les bandes blanches de la touristique, intermittentes, à peine moins avalées par la nuit, les guidant de leurs faibles saccades. Et les voitures passant, parfois, autant périls que secours, leurs phares seules lumières dans la nuit. Pour le reste, le vent, bruissant depuis la mer, dans les épis et les végétations plantant les dunes. Puis les vrombissements épars des moteurs passants, et leurs propres respirations hérissées, épaisses de la fatigue, des efforts et de leurs acuités

contractées et inquiètes, et dont la nuit noire qui inonde leurs mondes alentour les leste. La séquence dure.

Coupe.

Un carrefour entre cette touristique et une route reliant la mer et le village où se trouve la maison. La nuit borgne qu'un mouvement vient déciller, révélant une Lune pleine d'un albâtre puissant. Continuité logique du travelling. Caméra montée sur véhicule, d'abord statique, filmant le carrefour en question, depuis le bord gauche de la route. **Elle, puis lui, entrent dans le champ par la gauche alors que tout se révèle sous le jour de ces lumières crayeuses. Ils tournent à gauche pour rejoindre le village.** Le véhicule démarre, et se cale à leur suite, et sur leur cadence. La caméra, les filme de dos. **Ils roulent en quinconce.** Après quelques mètres enfin, la caméra, sans doute montée sur bras, amorce un mouvement, ascendant graduel, reculant dans une ellipse au même rythme qu'elle monte, continuant d'embrasser les deux personnages

dans son champ, avant, hauteur atteinte, 3m environ, de panoter vers la gauche, pour parcourir peu à peu le paysage nocturne éclairé par les lueurs de la Lune. Quelques arbres, le marais, haut, et soudain comme réduit, et puis les ruisseaux avec, doucement caressés par un vent léger, à peine audible, et scintillant alors, étincelant, comme constellés.

Coupe.

Les panneaux signalétiques, le village, les bâtisses, leurs silhouettes condensées et taciturnes.

Coupe.

Le village, éteint dans l'heure tardive.

Coupe.

L'allée de gravier, la cour enfin, et les peupliers dans le fond, que la Lune par derrière ourle et lisère.

Coupe.

Le plan depuis la fenêtre de la chambre de la maison du fond, sur la cour. Elle fermant le portail, lui, vélo à la main, approchant la maison, et le garage. Un spot soudain ! Lui lève la tête, cherche des yeux un instant, croise l'objectif de la caméra dans le geste sans s'y attarder, puis la lampe enfin, et son détecteur de mouvement. Pendant qu'elle, là-bas, finit de fermer le portail, son vélo gisant dans l'herbe la roue tournant encore. Elle est à peine surprise, juste un instant, comme prise sur le fait. Mais pas plus.

Coupe.

Le plan de la chambre depuis son coin, nocturne. Un losange clair au sol, la Lune par le vasistas à gauche derrière, et en face l'orangé du spot bordant le rideau bleu léger de la petite fenêtre. Pas dans le gravier et cliquetis de vélos vers la droite. Claquement de serrure, et râle du pivot du bois sur ses gonds. Claquement, plus petit, plastique, puis grésillement électrique. Cliquetis encore. Métal

crissant et tintant sur du métal. Le râle encore, et le claquement de serrure le suivant ; et le claquement encore du grésillement électrique tu, dans un bâillement de porte et la réplique de son claquement plastique plus proche. Bruits de pas de marches montées couvrant un même bâillement là fermant, puis doublés. Enfin, la porte de la chambre s'ouvrant. Elle, allant droit s'asseoir sur le lit, se déchausser, retirer ses affaires, s'allonger bras tendus, jambes pendantes. Lui ensuite, déjà déchaussé, délesté dans sa chambre en face, entrant, et allant faire jouer quelque musique à l'ordinateur, au bureau, en allumer la lampe, éteindre celle de la pièce, et allumer celle de chevet à la droite du lit, avant de finir par s'asseoir par terre, contre le fauteuil, à gauche. *Bord cadre. Musique à part, silence latent.* Elle regardant le plafond. Lui coiffant et alignant du doigt celles des franges du tapis qui lui sont à portée. Après un temps, elle, se lève, va au bureau, commence à gratter du papier, énonce ou renonce, elle

murmure quelques idées qui lui viennent, semées discrètement, voulu distraitement. Il finit calmement et peu à peu par les saisir, les suivre et parfois empaumer, sans se détacher du creuset de ses sillons. D'abord il prend quelques idées au rebond, n'ânonne et ne grommelle que quelques sons. Puis leurs échanges s'étoffent peu à peu, longs et lents, et leurs circonlocutions plus et moins sensibles et manifestes, selon, épousent peu à peu les circonvolutions dont ils habillent et habitent l'endroit, là. Laissant son ouvrage, alors, il se lève, et va s'étendre sur le lit simple du fond, regarder le mur pentu du toit dessus, effleurer du doigt les points ocres que de vieux clous rouillés font transparaître sous la peinture blanche. Et quittant sa tâche à son tour, elle vient s'asseoir par terre à côté, s'occuper d'un puzzle incomplet, en quoi il finit par l'aider nonchalamment depuis le lit toujours allongé. Elle l'y laisse ensuite, va essayer un vêtement devant la glace de l'armoire, avant de reprendre

l'alignement des franges du tapis, laissé inachevé, pendant que lui, ayant délaissé le puzzle après quelques pièces, à son tour, s'assied à la table pour gratter du papier. Et comme parant les chassés-croisés de leurs corps, manifestes du tressage oscillant de leurs coexistences, la musique joue. Tour à tour un vieux chant d'esclave repris sur fond de blues, une comptine japonaise, une balade bossa nova, ou une composition française et encore et d'autres qui viennent ré-infuser, et ré-insuffler à la chambre quoi y gît de dormant, de latent et sourd, son passé d'ancienne grange fermière au plancher crépitant, sa nature de maison de campagne emplie de vieux fantômes, et sa condition de cassine estivale et maritime, et jusque son état de chambre à sois, et rendu conjecturale à leurs états d'âmes, comme une trame ou une matrice à leurs projections mentales, sentimentales. Tout ce qui, de résidus, stigmates ou vestiges, imprègne l'endroit, comme les arômes de ses envers... Finissant par

se lever du bureau, il va s'étendre sur le lit, les bras croisés derrière la tête, jambes pendantes. Elle, termine son démêlage, sans ciller, avant de se lever à son tour, et d'aller s'asseoir à sa droite en silence, le bras droit tendu pesant sur le bord du lit, la main gauche enserrant son poignet, et des deux pieds au sol un seul touchant du bout le losange de pleine lune ouvert par le vasistas. Elle regarde, l'air ailleurs, l'effet du dénouement achevé, resté hors-champs, en deçà du cadre, puis la Lune par le vasistas. Puis enfin, elle s'allonge. *Alors la caméra amorce une rotation douce, vers la droite. Elle achève son mouvement dans le miroir de l'armoire, et les y retrouve, la lumière de chevet éteinte, plus nimbés que des quelques reflets gardés à la nuit. Ils sont lointainement nus.*

Coupe.

Elle et lui, à vélo. Mince route de campagne sinuant maladroitement entre les taillis des champs alentours. Brume matinale et bleuâtre, épaisse.

Travelling de gauche à droite, les suivant depuis le bas côté, jusqu'en face d'une route qui là croise, perpendiculaire. Arrêt. Lui, puis elle. Alors qu'il fouille quelques affaires dans son sac un peu penché, et plus proche de la caméra, elle observe au loin, ce qui, embleui de ces brumes en quoi tout est pris, transparaît vague à mal comme les ombres d'un troupeau de vaches quittant un champ voisin. Elle observe silencieusement. Puis l'entendant finir, elle repart doucement sans attendre, alors qu'il remet son sac à dos. Et la voyant partir, il se dépêche et la rejoint. Il sort du champ par la droite. La caméra est laissée à son plan, fixe sur la route. Au loin, s'aperçoit une vache restée seule à l'arrière du troupeau, regardant un homme allongé au sol.

Coupe.

Coutances. Les nuages lourds, bas, sombres de pluie, de ceux qui, là, tant là, semblent jusque palpables dans l'humidité pesante dont ils impriment

l'air ambiant, et dans ces possibilités prégnantes de leurs pluies qui paraissent n'attendre que de tomber et qui pourtant tiennent. Le parvis de l'église St. Pierre. Le panneau de direction pour la gare proche. Les vélos attachés là. Elle puis lui poussant les grosses portes de bois, sur le côté de la bâtisse. Caméra portée à l'épaule sans tremblement, stable. Puis l'église dedans, claire, calme, seule, apaisée, limpide de ses vitraux de verre blanc vieux et fendus, jamais restaurés depuis que soufflés par les bombardements, alors. Ils y errent regardant paisiblement chacun quoi, ça, ici ou là, et tout un peu ainsi. La caméra les cadre ainsi, comme depuis un axe sur lequel elle avance et les filme posément, depuis la porte, jusqu'au chœur, le long de l'allée qui y mène, sur la gauche. Ils s'en approchent enfin, s'attardant sur chaque petite chapelle. La caméra les suit encore, puis finit par marquer un arrêt devant le vitrail de la chapelle centrale, le seul dont quelques parties colorées, à son haut, subsistent encore. Et elle, et lui, passent, et vont.

Coupe.

Hall d'immeuble. Fontenay-aux-Roses. Double mètre carré de tapis essuie-pied marron. Carrelage beige clair, portes en verre sur la gauche, au fond en face des boîtes aux lettres métalliques fines, disposées de part et d'autre d'un tableau d'affichage donnant étages et porte à chaque nom. De grands panneaux, probablement d'aggloméré plaqué de bois ou d'effet bois brun, auburn, enserrant l'ensemble, et décorent des murs au crépis beige grossier en prolongeant les habillages du reste de l'entrée. Sur la droite, soulignant une rampe d'accès handicapé perpendiculaire au mur de boîtes-aux-lettres, un bac à plantes de sous-bois tropical, ou de cette humeur au moins, peut-être fausses bien que semblant arborer des blessures à leurs feuilles inspirant une

forme de doute. Plus à droite encore, la baie vitrée de la cage d'escalier, en spirale, tapissée d'une moquette bordeaux clair habillant les parties communes. Autrement, lumière orange et vespérale. Un jour d'automne, finissant, très bientôt. Caméra face aux boîtes-aux-lettres, du côté de la porte d'entrée. Hauteur de cadrage autour des 1m70. La personne arrive. Clef magnétique à l'interphone. Déclat sourd puis résonance gondolée de la grande porte de verre épais s'ouvrant. Là l'air de Claude M'Barali jeune, encore. Elle se dirige vers les boîtes aux lettres, en ouvre une parmi toutes, puis la fermant, revient vers la caméra qui la suit alors qu'elle se dirige vers la cage d'escalier. Travelling vers la droite. Elle saisit la porte et monte les marches

Coupe.

L'appartement. La caméra contre un mur de l'entrée, légèrement tournée vers la gauche. Un salon à gauche, portes closes. Une cuisine en face, là dans toute sa longueur, obscure, une

petite fenêtre au fond, au dessus de l'évier. Plan fixe. La porte d'entrée s'ouvre à droite, un peu derrière, et éclaire l'endroit d'un peu de jaune, le temps de son entrebâillement. La personne entre, ferme derrière elle, et se dirige vers la cuisine. Elle y dépose courriers et paquets, et allume seulement quelques lampes de travail sous les placards, sur la droite. Elle sort quelques ustensiles, l'une de ces choses justes déposées, et lance un truc, avant de quitter la pièce, et d'aller vers la gauche, derrière, où se trouvent chambre et salle de bain. Hors champs. Plan resté fixe. Bruit de porte ouverte, rai de lumière à gauche, fermeture, loquet. Coupe invisible. Chasse d'eau, ouverture, rai de lumière à nouveau, fermeture de la porte, retour à la cuisine. La personne jette un œil à sa préparation, va se laver les mains à l'évier, récupère les quelques affaires laissées sur le bar, ressort et ouvre les doubles portes coulissantes du salon. La caméra amorce alors un travelling vers la gauche pour la suivre, une fois en face

des portes du salon. La personne s'enfonce dans la pièce emplie de cartons et dépose ses affaires sur quoi se présente à elle. Et alors que la personne s'avance, le travelling se mue lentement pour accompagner le mouvement. Avec lenteur et douceur. Elle s'avance ainsi tout en pivotant légèrement, suivant une trajectoire similaire, une sorte de courbe mesurée et plus ou moins parfaite, avant de se planter, perpendiculairement, dans l'axe de la pièce, et derrière sa silhouette que la baie vitrée occupant toute la façade découpe. La personne reste immobile quelques instants, dans l'obscurité, observant le balcon, et par delà, le parc de la résidence, les autres immeubles, leurs appartements allumés, éteints, clos, puis les lampes ponctuelles, blanches sous leurs cabochons de plastique vert, éclairant les allées reliant chaque bâtiment. Puis, présentant d'abord son profil gauche quelques instants, elle finit par retourner à la cuisine, laissant le plan seul, face au paysage, quelques instants.

Coupe.

Lendemain matin. Caméra portée, léger bouger. La personne est là, dans son salon gris blanc éclairé par la lumière adoucie par un ciel nuageux. Elle regarde le parc en contrebas, où la vie s'écoule. Ce qui n'était qu'un amas de formes indistinctes dans la nuit précédente se révèle être un appartement vide, où ne vivent que quelques cartons empilés, et pas même ouverts, etc.

Nuit. La personne, là Verlaine jeune et yeux et ainsi de suite, de dos, à peine visible marchant dans les lumières des réfractions ternes et usées de lampadaires lointains et invus. Ponctuellement, ses expirations étouffées viennent, dans le précipité perlé pailleté de ses humeurs cristallisées par le froid, former une nuée pâle à travers le prisme de laquelle son ombre se profile et se dessine plus distinctement. Caméra portée à l'épaule, la suivant par derrière, de dos, et découvrant avec elle, dans les ombres qui s'en découpent et les clignotements de sa lampe de poche, l'ossature vide d'un chantier dormant, puis, au profit d'un virage ou de quelques marches, elle, entière. Elle entre dans le bâtiment. Marches rêches du béton d'escaliers frais dressés. Fers à béton rouillés, hérissés encore, patients impassibles

aux bâtis à armer, se dressant là comme des sortes côtes de carcasses décharnées. Murs de placo déjà enduits, poncés, par points et par traits, et carreaux de plâtre creux. Tuyaux de plastique neuf, rouges, bleus et gris, émergeant des plafonds, des sols, des murs, comme autant de vaisseaux aux conduites d'eau et aux câblures cuivrées qui en sortent, et sur quoi court ici ou là quelques guirlandes de LED blanches et faibles, la plupart éteintes, mais éclairant parfois d'une lumière sévère ce qui là dort ou gît. Autrement, rien, des rectangles nets et nus de cadres de portes et de fenêtres n'y logeant pas encore. Puis le vide rugueux que la nuit vient accrocher, et délayer des pâleurs orangées qui près des grandes villes l'humectent et la mouillent, mêlées aux lueurs verdâtres des lampadaires lointains. Verdâtres, ou autre chose, mais toujours -âtres. Tout ce qui la nuit fend. Son regard aigu, effilé et droit, elle passe entre ces lieux, des pièces, des annonces de pièces pas encore ni chambre ni salon ni rien vraiment. Elle visite, pas à pas. Elle marque un arrêt léger à

chaque orée, sondant, contemplant, et interjetant ci et là le rai de sa lampe. Elle répète ainsi, scrutant, passant quelque esquisse de seuil, scrutant à nouveau. Lorsqu'un bruit tonne et roule soudain.

Coupe.

Sa tête qui se retourne d'un coup, ses épaules qui pivotent. *Plan serré.*

Coupe.

Ses jambes qui s'arquent. *Plan serré.*

Coupe.

De dos, en pied. *Plan large à nouveau, mais depuis l'angle opposé de la pièce où elle se tient, se tend. Le bruit est indistinct, ni situable vraiment. Elle s'est seulement retournée par ce que la pièce là close, tout ne pourrait qu'y venir d'en dehors, de là d'où elle vient, et par où elle devra donc repartir. Elle reste d'abord quelques instants, attentive, tendue, comme attendant les éventuels contrecoups*

ou tout possible bruit enveloppé pouvant répéter ou préciser le premier, peut-être, et qu'aurait dissimulé l'amuetissement graduel de leurs échos. Puis le bruit tu, elle commence à s'avancer, là plus droite ni tranquille, se cachant presque dans ces lieux grands ouverts. Quittant la pièce, elle se dirige vers une cage d'escalier, le pas douteux. Elle s'y hasarde pesamment. La caméra la suit dans ses prospections méfiantes et interlopes. À l'étage du dessous, elle s'avance alors dans une première série de pièces, l'explore lentement. La caméra la suit dans la première pièce, puis la laisse explorer seule les pièces suivantes. Plan fixe. Après son inspection, elle finit par revenir, s'arrête, fait silence, et tend l'oreille le regard dans le vide. Plus pensive qu'attentive.

Coupe.

La séquence se répète. Elle explore une nouvelle série de pièces. Plan fixe, mais autre valeur de plan, et autre cadrage. Coupe lorsqu'elle

part vérifier une pièce annexe. Retour chaque fois qu'elle ressort de la pièce. La cadrage se ressert à chaque coup sur elle et son visage. Le son aussi. Le montage s'accélère légèrement à mesure. Jusqu'à une dizaine d'occurrences différentes.

Coupe.

Plan sur sa tête, de dos, regardant ici et là, pensive, légèrement inquiète et surtout fermée.

Coupe.

Plan fixe sur un nouveau lieu. Caméra à 1m50 de hauteur environ. Elle entre par la gauche, s'avance dans le lieu, de son rythme initial, juste lourd de la tension toujours quelque peu hérissée. En face, la cloison est percée d'une ouverture large, à peu près 1m de hauteur pour un peu moins de 2m50 de large. Comme la prévision d'un éventuel comptoir quelconque. Elle regarde d'abord de part et d'autre, avant de s'approcher. Aucun autre accès ne semble permettre

de rejoindre l'espace au delà de l'ouverture. Elle s'approche alors tout à fait, et décide d'enjamber le rebord. Elle passe par dessus en s'appuyant sur les carreaux de plâtre. Puis elle poursuit par l'augure de porte ouvrant dans le mur là-bas au centre. La caméra reste là quelques instants, plan fixe, sur rien, elle plus audible que dans les résonances délitées de ses excavations poursuivies.

Coupe.

Plan en surplomb, depuis l'extérieur, comme depuis un toit voisin, une grue de montage, le haut d'une colline adjacente, quelque chose. Vue sur le bâtiment dans son entier, nu, cru, et gris dans l'ossature suspendue qui se dresse là, sorte de trame encore intissue à travers les linéatures de laquelle, à tâtons, comme par remous, paraissent et reparaissent les lueurs de sa lampe, et sa silhouette, s'acharnant et quêtant, s'inquiétant, quoi, là, peut être, enfin, seul, vain et vide. Jusqu'à ce que, peu à peu, plus rien ne sourde, ni torche ni trouble. Le bâtiment

demeurant là, juste là, tel quel, ni plus, ni moins, ni autre. Il a l'air d'une ruine, mais ni séculaire ni dévastée, ni même résiduelle, comme le sont celles rendues dodues par les projections et les idées qui trop les gavent toujours. Elle, se tient là, parfaitement vide, parfaitement sèche, comme une ruine pas dévastée encore, ou dévastée par avance, comme des ossements blanchis mais pas tant par l'effet des sénescences des chairs qui s'y murent et le murent jusqu'alors que par l'effet de leur non-apposition, encore. Ce qui se tient là, alors, c'est une sorte de chose plus nue et dénuée qu'aucune autre, quelque chose peut-être comme une ruine par anticipation, ou une ruine du futur.

COMPOSITION
FUTURA PT & AVENIR NEXT

TOUS DROITS RÉSERVÉS
ADOK - ÉDITIONS

